

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le Théâtre Molière, dirigé par M. Munié, un lettré et un oiseur à qui nous devons depuis une douzaine d'années maintes tentatives intéressantes et d'une haute valeur littéraire, a inauguré sa campagne dramatique en nous offrant la primeur de *Ma Bergère*, de MM. Louis Dumur et Virgile Josz, deux écrivains délicats et documentés, auteurs d'un *Rembrandt* représenté il y a cinq ans et du *Maquignon*, un des derniers succès du théâtre Sarah Bernhardt. M. Josz est, de plus, l'auteur de ces études si colorées et si vivantes sur *Fragonard* et sur *Watteau* que connaissent tous les lecteurs du *Mercure de France*, et ces lecteurs n'ont pas pris un plaisir moindre à la lecture de *Un Coco de génie*, le très amusant et ingénieux roman de M. Louis Dumur.

Ma Bergère est une charmante paysannerie, aussi loin du florissantisme que du naturalisme, un tableau pittoresque des mœurs rustiques dans lequel se déroule une intrigue peu compliquée :

Un peintre à la campagne est tombé amoureux d'une toute jeune fille qu'il va épouser quand surgit une « ancienne ». Le jeune homme se sent repris par celle-ci. La pauvre petite fiancée se sacrifie à sa rivale : « Si c'est près de vous qu'il doit trouver le bonheur, je vous le donne parce que je l'aime. » Et lorsque le volage cherche à s'excuser en disant : « Auprès de vous serait le bonheur et je me sens obligé de partir », elle lui répond par ces paroles touchantes et profondes : « L'âme qui fait souffrir est plus puissante que celle qui console... Partez... Je vous aimerai toujours. Si vous ne m'oubliez pas je serai heureuse ! »

Cette simple idylle aurait dû finir par ces adieux ; le départ subit et intempestif de la maîtresse fait à la pièce un dénouement sinon moins humain, du moins plus théâtral. A part cette légère erreur, *Ma Bergère* est une œuvre exquise qui a obtenu le plus grand et le plus légitime des succès. En dehors de la trame même de l'aventure, le milieu, les personnages secondaires, les scènes villageoises finement observées, intervinrent pour beaucoup dans ce succès. A défaut de péripéties émouvantes, *Ma Bergère* abonde en épisodes du plus aimable intérêt, pour ne parler que de la partie de piquet à l'auberge, des tribulations du garde champêtre, des amours et des tics du magister.

La pièce a été jouée d'une façon remarquable, dans de très

jolis décors, par MM^{mes} Andrée Méry, Marguerite Ninove, MM. Dauvillier, Frédal, Alerme, etc.

Au théâtre du Parc, on a représenté *l'Autre Danger*, de Donnay, un des derniers succès parisiens.

A la Monnaie, en attendant la première d'*Arthus*, l'œuvre posthume de Chausson, nous avons eu quelques très intéressantes reprises entre autres celle du *Prophète* avec le ténor Dalmorès et Mlle Gerville-Réache, un très sympathique contralto ; celle de *Samson et Dalila* et celle du *Tunnhäuser*. On vient aussi de nous faire entendre *Sapho*, de Massenet, qui contient des pages intéressantes, surtout dans les dernières scènes, mais dont le succès aura été dû surtout ici à une interprète admirable : M^{me} Bréjean-Silver, qui est certes, depuis M^{me} Rose Caron, l'artiste la plus parfaite que nous ayons entendue sur notre scène lyrique.

Mais c'est *Arthus* qui représentera la « grande nouveauté » lyrique de cet hiver. M. Vincent d'Indy, qui s'acquitta envers son ami Chausson du pieux devoir de compléter la partition inachevée, a assisté aux premières répétitions d'ensemble et il s'est déclaré très satisfait du travail accompli jusqu'à présent. L'œuvre aura vu le feu de la rampe quand vous publierez cette chronique. C'est M. Fernand Knopff, l'artiste délicat et érudit, qui s'est chargé de fournir aux costumiers et armuriers les indications et les dessins nécessaires pour que l'œuvre de Chausson se présente dans une toilette digne d'elle.

Anvers rivalise franchement avec Bruxelles sur le terrain dramatique et musical. Il est à remarquer que c'est à Anvers que l'art flamand *flamandisant* rencontre le plus de propagandistes et d'adeptes. L'œuvre éminemment nationaliste entreprise dans notre grande ville commerciale par feu le puissant musicien Peter Benoît a été rigoureusement poursuivie, et même étendue par ses disciples et continuateurs. En présence de l'importance que prennent les représentations d'opéras et de drames lyriques écrits sur des poèmes flamands par des musiciens du terroir, il a été décidé de bâtir un nouveau théâtre flamand, celui-ci spécialement affecté aux spectacles lyriques. L'hiver vient à peine de commencer et déjà il y a eu à Anvers deux premières d'œuvres lyriques flamandes : *Princes Zonneschijn*, du poète Pol De Mont et du compositeur Paul Gilson, et *De Kapel*, du dramatisse Nestor de Tière et du musicien Jan Blockx ; accueillies toutes deux avec enthousiasme et toutes deux d'une réelle valeur musicale et dramatique. De plus, il vient de se fonder à Anvers une importante société de

concerts dans le genre des *Concerts Dupont* et des *Concerts Ysaïe* de Bruxelles. A la tête des organisateurs de ces concerts se trouve le célèbre ténor Van Dyck, qui prêtera son concours à la première matinée.

Le directeur sera M. Mortelmans, compositeur et chef d'orchestre du plus grand mérite; avec Blokx, un des meilleurs élèves de Benoît.

§.

La rentrée des cours a eu lieu dans nos Universités. A l'Université Nouvelle le discours d'ouverture a été prononcé par M. Pierre Quillard, qui a parlé en poète, en artiste et en penseur de cet à la fois grand esprit et homme d'esprit : Anatole France.

Bruxelles a d'ailleurs reçu en ce début de l'hiver la visite de nombreuses personnalités parisiennes venues ici soit pour conférencier ou pour présider à la mise en scène de leurs œuvres, soit tout simplement afin de faire un séjour de curieux et d'ami en notre si cordiale et coquette ville. Parmi ces hôtes je citerai encore les poètes Stuart-Merril et André Fontainas, qui accompagnaient le romancier Eugène Demolder venu à Bruxelles pour y organiser une représentation jubilaire de notre guignol marollien, la « cave à polichinelle » de Toone, représentation de haut goût à laquelle assistaient les sommités du barreau, des lettres, du journalisme et des arts.

Puisque je vous parle théâtre et mœurs du crû, je vous signalerai l'apparition d'une plaquette de vers en dialecte franco-flamand du terroir, due à Bazoef (nom de plume emprunté par un de nos plus spirituels journalistes au nom de guerre d'un escarpe autrefois fameux dans la région marollienne), et la quatrième partie de la *Famille Kaekebroek*, l'histoire d'une famille bourgeoise de Bruxelles sous le règne de Léopold II, par M. Léopold Courouble. Je vous ai déjà vanté à plusieurs reprises le talent subtil et savoureux de M. Courouble, qui présente et qui commente en un français digne de celui d'Anatole France des personnages bruxellois au parler plutôt incorrect quoique tant pittoresque! Rien de plus amusant que le contraste entre le délicieux purisme — excluant tout pédantisme, je m'empresse de le dire — de Courouble qui fit ses premières études au lycée Charlemagne de Paris, et les barbarismes renforcés des braves gens qu'il met en scène et dont il encadre si finement les truculences verbales. Dans les *Cadets du Brabant*, tel est le titre de cette

nouvelle suite, il s'agit de la rivalité entre deux orphéons. Comme dans les livres précédents du charmant auteur, le ton de satire badine y prend parfois un ton attendri et touchant et ses allures enjouées et fantaisistes n'empêchent pas Courouble de dire souvent des choses bien sérieuses; par exemple lorsqu'il s'élève contre nos bâtisseurs qui sous prétexte d'embellir et d'assainir Bruxelles, menacent de détruire toute la ville vraiment originale en s'avisant, pour ne citer qu'un de leurs fâcheux dadas, de vouloir dégager notre superbe Grand'place des ruelles étroites par lesquelles on y a accès, et dont le dédale et l'étriquement contribuent pour beaucoup à l'effet prestigieux que produit l'étendue radieuse de la place dorée et fleurie.

D'Edmond Picard vient de paraître, chez l'éditeur Paul Lacomblez, *Psikhè*, dialogue pour le théâtre en un acte et neuf scènes. Des personnages bien caractérisés, tous très en verve et dont quelques uns sont d'une mentalité supérieure, y discutent avec profondeur ou brio, la question de la survie et de l'immortalité de l'âme. Le dialogue ardent, nerveux, imagé, tour à tour mordant et poétique, fait songer au *Rêve de d'Alembert* et au *Supplément au Voyage de Bougainville* de Diderot. M. Picard est un généreux remueur d'idées, un esprit d'avant-garde, toujours intéressant et toujours aussi artiste que penseur.

A signaler encore un autre livre — écrit en un excellent flamand, celui-ci, — *Het Stille Gesternte*, dû à M. Herman Teirlinck, le jeune romancier dont je vous ai déjà parlé comme se trouvant avec M. Stijn Streuvels et avec M. Lode Baekelmans, à la tête des prosateurs belges d'expression néerlandaise. *Het Stille Gesternte*, un de ces récits de mœurs rustiques que nos écrivains flamands composent avec une prédilection marquée, atteste une fois de plus le talent d'observation, le souci d'un joli style et, ce qui vaut mieux encore, la sensibilité artistique de M. Teirlinck. Peut-être raffine-t-il même un peu sur cette sensibilité, et note-t-il, avec une minutie exagérée frisant la mièvrerie, les moindres impressions de ses personnages. Il est d'autant plus tenté de prodiguer les nuances et les détails qu'il rend ceux-ci avec une rare sûreté de métier littéraire. Cependant, je le répète, il est tels épisodes du livre qui gagneraient à être plus concis et plus ramassés, ils n'en deviendraient que plus intenses et plus impressionnants. Je citerai notamment les fort belles pages où la malheureuse paysanne, l'héroïne, sur le point de devenir aveugle, assiste à

la rentrée nocturne des équipes de moissonneurs parmi lesquelles se trouve son volage époux, puis à la fête turbulente célébrant cette rentrée des moissons. Ces pages, peignant si bien l'abandon et la détresse de la pauvre femme, sa jalousie en surprenant la galanterie de son ivrogne de mari auprès d'une autre paysanne, gagneraient à être allégées de quelques longueurs.

Le roman présente un intérêt gradué et soutenu ; le moral des personnages est analysé de façon vibrante et suggestive ; et l'amour défendu que Loke finit par éprouver pour son beau-frère Teunis si compatissant, si affectueux, si différent de Petrus la brute, ou du moins l'être tout matériel qu'elle a épousé, nous est présenté avec une pudeur, une réserve, une discrétion, une crainte farouche, tout à fait en rapport avec les sentiments mêmes de la pauvre femme. Car cet amour elle ne se l'avouera pour ainsi dire à elle-même que devant le cadavre du brave Teunis, et en éprouvant presque le regret de ne pas s'y être abandonnée ! Cette fin est très poignante. Parmi les autres excellents passages du livre maintenu dans une tonalité mystico-réaliste très particulière, je recommanderai encore celui où l'auteur nous fait part des tortures de la mère lors du décès de son premier enfant ; puis, le pèlerinage de Loke pour être délivrée du péché mortel, — ce péché est le sentiment incestueux — dont elle se sent possédée ; et encore la procession des villageois décimés par l'épidémie et implorant l'intervention de Dieu. *Het Stille Gesternte* représente donc un excellent livre.

La saison des salonnets de peinture vient de s'ouvrir par l'exposition du Cercle Labeur. On y a admiré des œuvres de MM. Jules Merckæert, Marten Melsen, Thomas Vanderstraeten, Delaunois et Oleffé. M. Camille Lemonnier y a fait une conférence, très belle et très édifiante, sur ses souvenirs d'homme de lettres.

Au *Labeur*, succédera *le Sillon*, puis ce sera le tour de *Pour l'art*, des *Aquerellistes*, et enfin de la *Libre esthétique*.

Il est question — et, certes, tous nos artistes et écrivains se mettront en quatre pour que la chose aboutisse — d'élever un monument à la mémoire de Max Waller, le poète exquis, l'ardent et nerveux polémiste littéraire. Max Waller fut le fondateur de cette *Jeune Belgique*, à laquelle notre pays doit en grande partie son renouveau intellectuel.

Du comité organisateur feront sans doute partie les principaux écrivains et artistes qui collaborèrent à ce si généreux

mouvement dont le gentil Max Waller était pour ainsi dire le porte-drapeau et clairon intrépide. M. Albert Giraud, le poète de *Sous la Couronne*, qui fut, lui aussi, un des fondateurs de la *Jeanne Belgique*, fera très prochainement une conférence sur l'auteur de la *Flûte à Sièbel*, au jeune cercle littéraire du *Thyrse*.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Greenough and Kittredge : *Words and their Ways in English Speech*, xii-432 p., cr. 8°, 5 s., Macmillan. — Arnold Bennett : *How to Become an Author, a practical guide*, 232 p., cr. 8°, 5 s., C. Arthur Pearson. — Arnold Bennett : *Leonora, a novel*, 362 p., cr. 8°, 6 s., Chatto and Windus. — Victoria Cross : *Six Chapters of a Man's Life*, 297 p., cr. 8°, 5 s., Walter Scott Co. — H.-G. Wells : *Twelve Stories and a Dream*, 378 p., cr. 8°, 6 s., Macmillan. — H.-G. Wells : *Mankind in the Making*, x-430 p., cr. 8°, 7 s. 6 d., Chapman and Hall. — LES REVUES : *The Edinburgh Review*. — *The Quarterly Review*. — *The Monthly Review*. — *The Cornhill Magazine*. — *The Fortnightly Review*. — *The World's Work*. — *The Independent Review*. — *The Academy and Literature*. — *The Saturday Review*. — *The Weekly Critical Review* (Paris)

L'auteur anglais n'a habituellement aucun souci du style, au sens qu'attache à ce terme un auteur français. Cela tient à des causes diverses, dont une importante est la différence d'éducation primordiale. Beaucoup d'auteurs anglais n'ont pas fait leurs humanités, ou seulement d'une façon très imparfaite et ils ignorent ainsi l'art de se servir du merveilleux outil qu'est une langue et en particulier leur langue. Ils écrivent « au courant de la plume », indifférents à la beauté de l'expression, donnant aux mots une valeur plus ou moins juste, torturant la syntaxe, construisant des phrases défectueuses et répétant les mêmes mots, et les mêmes constructions souvent, avec une fréquence fatigante.

Les écrivains qui montrent quelque souci d'écriture sont pour la plupart ceux qui s'intéressent à la littérature française ; la langue française exige du style, et c'est à l'école des stylistes français que, par exemple, George Meredith, Walter Pater et son disciple Arthur Symonds, George Moore, Henry James, Joseph Conrad, Maurice Hewlett et d'autres, ont appris leur art.

Le public anglais est bien plus que le public français indifférent au style. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de ce public — commun aux deux pays — à peine capable de lire et qui